

On s'abonne à Lyon,

Rue de la Préfecture, n° 2,

À L'ENTRESOL (UNE BOITE EST PLACÉE DANS L'ALLÉE).

L'ENTR'ACTE paraît le Dimanche, et se vend dans les Théâtres.

LES AVIS ET RÉCLAMATIONS doivent être adressés franco au bureau de L'ENTR'ACTE.



Abonnement :

Pour 3 mois — 3 francs.

Un numéro avec dessin, — 25 c.
Sans dessin, — 15 c.

PRIX DES INSERTIONS :

25 centimes la ligne. — On traitera de gré à gré pour les annonces d'une certaine étendue.

L'ENTR'ACTE,

Gazette des Salons et des Théâtres.

DESSINS DE MODES, GROQUIS, PORTRAITS D'ARTISTES.

LE SACRIFICE D'ABRAHAM.

Nouvelle parisienne.

(Suite et fin.)

Ce fut avec ces dispositions qu'elle lui accorda sa main. Pendant les premiers mois qui suivirent leur mariage, on les vit encore quelque temps parcourir de conserve les rues de la capitale ; mais, peu à peu, elle cessa, sous différents prétextes, d'accompagner son mari.

La hotte devint trop lourde pour ses épaules.

Je ne vous ferai pas suivre l'enchaînement des faits qui rompirent l'équilibre de leurs obligations respectives et firent entièrement peser sur Abraham tout le fardeau de la vie conjugale. Admirablement servie par son mauvais instinct, Pamela avait procédé par voie de progression, et, au point où nous les trouvons tous les deux, sa dictature était si solidement établie, que... mais n'anticipons pas.

Abraham se vit donc chargé seul de pourvoir à l'entretien de son ménage, qui devint bientôt fort coûteux. Sa femme, au sein de son oisiveté, prit insensiblement le goût de la toilette. Loin d'en murmurer, le chiffonnier était tout fier de voir sa Pamela si bien ajustée, et il redoublait d'activité pour satisfaire à tous les caprices d'une coquetterie onéreuse.

Mais, une fois lancée, sa femme ne s'arrêta plus. A l'amour de la parure se joignit celui de la bonne chère, du vin et même des liqueurs fortes! Habile dans sa profession et connaissant les coins et les recoins où l'on jetait les meilleurs chiffons, les os les plus blancs et les plus entiers, mû d'ailleurs par le désir de satisfaire ceux de sa chère Pamela, Abraham pourvoyait à tout. Il sortait plus tôt, faisait des voyages de plus et rentrait heureux de déposer aux pieds de son idole toutes les richesses de sa corbeille, devenue une nouvelle corne d'abondance.

Qui l'eût pensé? ce généreux dévouement tourna contre lui! Une dernière illusion lui restait encore, ce malheureux la perdit... Un voisin, attiré par les œillades et surtout par le vin de madame Abraham, osa tout... et obtint tout... Dès ce moment, elle mit à découvert toute la perversité de sa nature. Excitée par les conseils du génie malfaisant qui s'était interposé entre elle et son trop confiant époux, il n'y eut pas de mauvais traitements qu'elle ne lui fit endurer. Encore, s'il avait souffert seul, il eût été moins malheureux! mais le pauvre Mouton était aussi l'objet des brutalités de sa maîtresse. Que de coups le pauvre barbet recevait! Lui barrait-il par hasard le passage, venait-il l'hiver, tout transi, chercher une petite place au foyer, donnait-il à Abraham des marques d'attachement qu'il ne savait pas toujours rendre silencieuses, aussitôt, armée d'un bâton formidable, elle le fustigeait sans pitié. Mouton souffrait donc à cause de son maître ; comment ne l'aurait-il pas affectionné! Ne s'en était-il pas fait d'ailleurs un compagnon

dont la société lui était devenue indispensable? Il en retirait même les services les plus utiles; car il l'avait dressé à lui rapporter tout ce qu'il trouvait de nature à faire sa provision accoutumée. L'instinct de Mouton allait encore au-delà. Plus d'un mouchoir brodé, plus d'une boucle d'oreille, plus d'un bijou de prix, dont l'ingrate M^{me} Abraham avait fait son profit, c'est à son intelligence qu'on les devait.

Mais ce qui le rendait plus cher au chiffonnier, c'est que son attachement pour lui augmentait avec les mauvais traitements auxquels il le voyait de plus en plus en butte. Il paraissait comprendre qu'il fallait à Abraham un attachement proportionné à ses maux.

Cependant, affaibli par les privations et les fatigues, Abraham fut, au bout de quelque temps, dans l'impossibilité d'alimenter ce gouffre dévorant où s'engloutissait le fruit de son travail. Alors, le volage voisin, voyant que les libations tarissaient, s'éloigna de sa conquête. Pamela en devint furieuse, et ce fut nécessairement sur son infortuné mari et sur son compagnon qu'elle dirigea tous les traits de son ressentiment. Toutefois, l'été de 1836 apporta une trêve momentanée à cet état de choses. La prime proposée par la préfecture de police avait été doublée ; Pamela se promit bien de mettre cette circonstance à profit. Elle se montra moins impitoyable ; Mouton put caresser son maître en sa présence, et celui-ci sentit glisser un rayon d'espérance au fond de son cœur découragé.

Je dois expliquer, avant de poursuivre, comment, tel que nous le connaissons, si doux, si inoffensif, Abraham pouvait se décider à immoler ces pauvres chiens, lui qui n'avait trouvé son unique ami que parmi eux.

D'abord, pour lui, Mouton n'était ni un chien ni un animal d'aucune espèce, c'était un ami. Peu importait sa forme, sa structure ; ses regards pouvaient bien être frappés de la ressemblance qu'il y avait entre ceux à qui il donnait la mort et celui dont la vie lui était si précieuse ; mais les yeux n'avaient que faire là où il ne percevait qu'avec le cœur. Ensuite, Abraham avait commencé de bonne heure le métier de chiffonnier. Or, la destruction des chiens en était une branche principale, sur la légitimité de laquelle il ne lui était jamais venu dans l'esprit de réfléchir. Il ne la considérait que comme un produit annuel dont le rapport était susceptible de varier chaque été, à peu près comme un fermier calcule la quantité de gerbes qu'il enfermera dans ses greniers, selon que la saison a été plus ou moins favorable à la récolte.

Et, d'ailleurs, ces supputations ce n'est pas pour lui qu'il les faisait, vous le savez ; car le *sic vos non vobis* lui était particulièrement applicable.

Mais le ciel outragé devait mettre un terme aux ignominieuses exigences de ce tyran féminin.

D'abord, la *chasse* fut fructueuse, et partant, engourdie par les excès de l'ivrognerie, Paméla maltraita moins ses commensaux. Mais bientôt le *bonheur* d'Abraham le servit mal. Plusieurs jours se passèrent sans qu'il rapportât de dépouilles opimes sur lesquelles l'intempérance avait fondé son espoir. Le chiffonnier rentrait au logis comme un coupable, la tête basse et l'abattement dans l'âme. Les épithètes de maladroit, de paresseux et toutes les aménités du vocabulaire injurieux lui étaient alors prodiguées. Son malheur persista; des mots, Paméla passa de nouveau aux voies de fait; la transition était facile à prévoir. Toutefois, l'avidité de sa femme le sauva de sa fureur. Elle voulait bien se venger de sa sobriété forcée; mais non pas le réduire, par sa violence, à l'impuissance de fournir encore à des besoins impérieux. Abraham était une mine qu'il ne fallait pas épuiser tout d'un coup. Peut-être connaissait-elle la fable de la *Poule aux œufs d'or*; c'est ce que je n'oserais garantir.

Le dernier jour fixé pour l'abattage des chiens était arrivé, et le charme qui semblait avoir été jeté sur Abraham n'était pas encore rompu. La rage de Paméla ne connut plus de bornes; elle se manifesta par un raffinement de barbarie qu'il paraît impossible à la nature humaine d'atteindre, si l'on ne savait que le cœur de la femme est une mer dont aucun navigateur n'est encore parvenu à sonder les profondeurs.

Vous connaissez la tendre amitié qui unissent l'un à l'autre Abraham et son barbet. Eh bien! ce fut cette chaîne sacrée dont la méchante Paméla résolut de briser les anneaux si bien soudés par la sympathie et le malheur. Elle décida la mort du fidèle Mouton, et ce qu'on aura peine à croire, elle porta la férocité jusqu'à exiger qu'il la reçût des mains de son propre maître! Abraham se disposait à sortir comme à son ordinaire, quand sa femme lui intima la défense de rentrer au logis s'il n'apportait le prix de la dépouille d'un chien, ou, à défaut, de celle de Mouton. Cette signification faite d'un ton impératif, et appuyée des menaces les plus horribles, fut un coup de foudre pour le chiffonnier. Ses yeux ternes brillèrent d'un éclat inusité; une expression indéfinissable de douleur contracta sa figure ordinairement impassible. L'âme venait de se révéler pour la première fois sur cette surface immobile, et tel fut l'effet qu'elle y produisit que l'affreuse laideur de ses traits disparut un instant. Deux grosses larmes sillonnèrent ses joues décharnées.

Ce douloureux spectacle, fait pour attendrir le cœur le plus dur, n'excita au contraire que le courroux de l'infâme Paméla. Lui réitérant ses ordres et ses menaces, elle le poussa violemment hors de sa maison. Le pauvre homme se met en marche, son chien le précède en faisant retentir l'air de ses joyeux aboiements. Mais Abraham est morne et pensif; il passe devant des monceaux de balayures sans s'y arrêter selon son habitude. Il paraît absorbé par une pénible pensée. Ses regards se portent de tous côtés d'un air inquiet et interrogateur; il prête au moindre bruit une oreille attentive. Une grande partie de la nuit se passe ainsi; Mouton se tient tranquille auprès d'Abraham, comme s'il craignait de montrer une joie qui aurait fait contraste avec sa douleur.

Cependant le jour allait bientôt paraître. Aucun chien ne s'était présenté. Abraham commença à perdre l'espoir de sauver Mouton. Alors une lutte poignante se livre en lui. Le malheureux est en proie à un supplice affreux. Il s'assied sur une borne, siffle son chien, lui fait les caresses les plus tendres, et, comme s'il eût pu en être compris, il lui jure, les larmes aux yeux, qu'il ne lui donnera pas la mort. Mouton lui rend ses marques de tendresse, bondit de joie, et un quart d'heure se passe dans ces mutuelles effusions sans qu'Abraham songe à accomplir le douloureux sacrifice qu'on ose attendre de lui.

Mais ce combat a encore affaibli ses facultés. Tout-à-coup l'image de sa femme en furie se dresse vivante devant lui. Son imagination effrayée la lui représente un couteau à la main dont elle est prête à le frapper. Une sueur glacée inonde son front; sa raison se perd, et, s'armant d'une résolution désespérée, il assène un coup terrible sur la tête de son chien, qu'il voit tomber à ses pieds. Au même instant, un éclair de raison vient lui montrer son forfait dans toute son horreur; — ses forces l'abandonnent, et il tombe lui-même évanoui. Mais les aboiements et les caresses d'un chien le rappellent à la vie. Abraham croit reconnaître la voix de Mouton. O surprise! ô bonheur! il ne se trompe pas, c'est lui en effet, lui qui, plein de vie, gémit et se désole en voyant son maître étendu par terre.

Dans le trouble et l'égarément de son esprit, le chiffonnier avait pris pour Mouton un autre chien à peu près semblable de couleur et de taille qui s'était levé à son approche du milieu d'un tas d'immondices.

C'est lui qu'il avait frappé.

Deux heures après, Abraham rapportait à sa demeure la prime qu'il avait si bien gagnée. Il entre, et il trouve sa femme expirante. Une bouteille, que l'étiquette indiquait avoir contenu de l'eau-de-vie, était, ainsi qu'une reconnaissance du Mont-de-Piété, sur une table placée à côté d'elle.

La malheureuse avait engagé, la veille, une de ses robes pour se procurer la liqueur.

Elle était morte victime de son intempérance.

B. RIGAUD.

DÉSAPPOINTEMENT.

Le musée de Versailles est tout en émoi: on a débaptisé quatre de ses statues royales. Voici en peu de mots la grande aventure qui a jeté la terreur dans l'âme de tous les employés des galeries historiques.

Un monsieur, qui avait acheté un livret à la porte, et qui regardait avec une édifiante attention tous les objets catalogués, sans se faire grâce d'un seul, allait et venait d'un air inquiet dans les salles du rez-de-chaussée, aile du nord, où sont couchées et debout quelques statues de plâtre moulées sur les originaux de l'église Saint-Denis.

Les gardiens, observant la promenade incohérente de ce curieux, s'imaginèrent qu'il guettait le moment de mettre dans sa poche un roi ou une reine de France. On le cerna, on l'entoura, on l'aborda:

— Vous semblez méditer quelque chose de sinistre, lui demanda le gardien en chef du rez-de-chaussée. Je vous arrête...

— Je me suis arrêté moi-même assez long-temps ici, répondit tranquillement cet honnête et consciencieux visiteur, pour m'assurer que Saint-Denis et Versailles ne s'accordaient pas entre eux.

— Qu'est-ce à dire? Serait-ce une allusion politique?...

— Je viens de constater, messieurs, que votre Hermentrude, femme de Charles-le-Chauve, que votre roi Robert, que votre Eudes, et quelques autres rois ou reines non moins recommandables, portaient à Saint-Denis, par malice sans doute, des noms tout différents.

— Vous êtes un républicain, monsieur, et vous vous raillez de la majesté historique de Versailles.

On mène l'indiscret observateur chez le gouverneur du château, et là il subit un interrogatoire en forme, d'où il appert que les mêmes statues se trouvent à Versailles et à Saint-Denis avec des noms diamétralement opposés.

— Mon Dieu! monsieur, dit le candide et bienveillant étranger (c'était un habile statuaire anglais), ce n'est là qu'une erreur de titre: je me rappelle avoir vu, en 1816, dans la salle publique de la mairie d'une petite commune de France, un cadre représentant l'empereur Napoléon à cheval, sur un champ de bataille, et l'on avait écrit au-dessous, avec de la craie, cette légende monarchique: *Sont halletés rouaille monsaigneux duch Dangolem. Vif leu roa!*

L'avis donné à l'administration des musées, on envoya un ambassadeur à l'architecte-abbé de Saint-Denis, M. Debret, qui avoua le fait, en racontant qu'il avait découvert, par hasard, dans la restauration et le nettoyage des statues originales, leur véritable nom inscrit par l'artiste même sur la plinthe de ces statues, nom différent, il est vrai, de celui que la tradition leur avait imposé à faux depuis trois ou quatre siècles.

De là, vive rumeur par tout Versailles. On voulait fermer les galeries jusqu'à ce que l'erreur fût réparée. Mais comment réparer une erreur sanctionnée par trois années de publicité et par la vente de quarante mille catalogues?...

Réponses à l'Énigme - Logogriphe

INSÉRÉE DANS LE NUMÉRO DU 15 MARS.

Ton nom mystérieux, sphinx, j'ai su le connaître;
C'est: RUE... On te rencontre à la ville, au hameau;
Ta tête (R) se fait voir dans *turban*, dans *fenêtre*;
Ton cœur (U) dans *cercueil*, comme au fond de *caveau*.

Tu reçois, il est vrai, nombreuse compagnie,
Seigneur en équipage, et bourgeois et vilain;
Ton séjour, je l'avoue, est sans cérémonie,
Et n'offre en ce pays qu'un asile malsain.

Ici le tableau change, as-tu dit... Ta structure
Reste la même, et toi tu changes de figure.

Au commerce, aux beaux-arts, produit bien précieux,
Petite fleur des bois; la RUE offre à nos yeux,
Au milieu de l'été, sa modeste parure.

Elle est simple, et voilà, sans être médecin,
Comment elle guérit plus d'un mal assassin.

Que te dirai-je encor?... Ta queue (E) du mot *Bresse*
Est la terminaison, comme du mot *anresse*.

Messire Aliboron, qui RUE, est l'animal
A la fringante allure et qui procède mal...
J'ajouterai que, loin de rester en arrière,
Je n'ai, pour te trouver, pas mis une heure entière.

H. LEFEBVRE.

Dimanche 13 mars, 10 heures du matin.

Ton langage amphibologique,
Louche sphinx, m'a fait réfléchir ;
Grâce au ciel, pourtant je t'explique,
Et tes rimes vont me servir.

RUE est le mot caché que j'ai su reconnaître ;
La RUE est à la ville aussi bien qu'au hameau.
La tête R, en *turban*, se montre à la *fenêtre* ;
U, le cœur, au *cercueil*, est au fond d'un *caveau*.

Oui, dans la RUE on voit nombreuse compagnie,
En équipage, à pied, bourgeois, noble ou vilain ;
Chacun y va sans gêne et sans cérémonie ;
Mais loger dans la RUE est vraiment trop malsain.

Pris dans un autre sens, avec même structure,
RUE est un végétal qui dans l'herbier figure,
Et quant à ses couleurs, cette plante en a deux :
Verte et jaune, en été, lorsqu'un ciel généreux,
Faisant fleurir sa tige, ajoute à sa parure.

La RUE est fort utile, a dit mon médecin,
Elle peut conjurer plus d'un mal assassin.
La queue, E, s'aperçoit même deux fois en *Bresse* ;
Du reste, elle est semblable à celle d'une *anresse*.

Comme verbe, ce mot s'applique à l'animal
Qui RUE ; et je conviens que, de sa part, c'est mal :
De trop près, gardons-nous alors d'être en arrière.
Cette explication, je pense, est bien entière !

R. LAFABRÈGUE.

Rempart d'Ainay, 9, 18 mars.

M. Lefebvre étant déjà notre abonné, la prime sera remise à M. Lafabrigue.

REVUE THEATRALE.

La *Muette de Portici*. — *Le Cid*. — *Iphigénie en Aulide*. — David. — Mlle Daras. — Première représentation de la *Reine d'un jour*. — *La Première Ride*. — Les athlètes. — M. et Mlle Winther.

On a repris dimanche dernier la *Muette de Portici* ; une nombreuse assemblée était venue pour jouir du chef-d'œuvre de l'école française. Quoique rarement représentée sur notre scène, l'œuvre d'Auber a été exécutée avec beaucoup d'ensemble, et le public a souvent applaudi ces grands airs qui éveillent si ardemment le patriotisme au cœur. Le duo surtout d'*Amour sacré* a été chanté avec beaucoup d'âme et de goût par Siran et Saint-Denis ; Garbet mérite aussi des éloges. Mme Siran mime si bien le rôle de Fénélla que son entrée en scène est toujours saluée par des bravos. Une entorse nous privait depuis quelque temps de l'admirable talent de Finart ; aussi la répartition de cet artiste a-t-elle excité de la part du public les marques de l'intérêt le plus flatteur. Mmes Finart et Bazire, MM. Murat et Adrien sont toujours des danseurs fort gracieux et fort habiles.

Lundi, la représentation du *Cid* semblait avoir attiré toute l'élite de notre société. Les hautes intelligences rendaient, par leur présence, un éclatant hommage à l'œuvre sublime de Corneille, et cependant il s'est trouvé dans le parterre un homme assez déhonté pour insulter le grand poète tragique, en jetant, au lever du rideau, une perruque sur la scène. Cet homme a dû comprendre l'ignominie de son action en voyant l'indignation spontanée et unanime de tous les spectateurs après un pareil fait, et pour peu qu'il ait prêté l'oreille au débit de ces beaux vers, pleins de si nobles pensées, qu'il ne connaissait pas évidemment, les remords lui aura rendu sa conduite assez odieuse pour que jamais il ne soit tenté de recommencer. Certes, les œuvres comme le *Cid* ne vieillissent point et ne se trouvent jamais hors de saison ; une juste admiration leur est acquise pour toujours, car leurs beautés ne sont pas de celles qui doivent finir dans un temps limité. Les pensées élevées sont de tous les siècles, et la tragédie de Corneille est surtout remarquable par celles qu'elle renferme. David a parfaitement retracé le personnage du *Cid*. Mlle Daras et Valmore se sont fait souvent applaudir.

Iphigénie en Aulide a été donnée mercredi devant une nombreuse assemblée ; car, quoi qu'on en dise, la tragédie possède encore de nombreux partisans. Ce soir-là, Racine avait trouvé des interprètes qui

tous se sont tenus à la hauteur de son génie ; aussi jamais représentation n'avait-elle été plus satisfaisante.

Dans Achille, David s'est fait continuellement applaudir. Son rôle a été dit avec beaucoup d'intelligence, chaque partie a été parfaitement nuancée.

Le rôle d'Iphigénie convenait très-bien à la sensibilité de Mlle Daras.

Valmore gagne beaucoup à se faire connaître dans la tragédie, car il y déploie un feu que nous n'avons pas assez occasion d'applaudir dans la simple comédie. Il a donné au personnage d'Agamemnon un caractère plein de vérité et qui lui a valu de nombreux témoignages d'approbation. Le rôle d'Eryphile, quoique fort ingrat, a été très-bien rendu par Mme Beuzeville. Clytemnestre ne pouvait être mieux interprétée que par Mme Desbrières, qui a su donner à ce rôle de mère toute l'âme et toute la dignité qui lui conviennent.

Germain s'est fait applaudir dans le récit d'Ulysse, et Montémart a aussi contribué heureusement à l'exécution de l'ouvrage.

Espérons qu'avant le départ des artistes parisiens, il nous sera donné de voir *Iphigénie* encore une fois.

Vendredi nous avons assisté à la première représentation de la *Reine d'un jour*, opéra comique en trois actes, paroles de MM. Scribe et Saint-Georges, musique de M. Adam. La scène se passe en 1660. Il s'agit simplement d'une jeune et jolie modiste, à qui l'on fait jouer le rôle d'infante Catherine, au moment où Charles II prépare la restauration de l'Angleterre. Or, la pauvre modiste subit tous les ennuis et tous les revers si souvent attachés à la royauté, sans en avoir les bénéfices ; elle n'use le trône que du mauvais côté. Peu s'en faudrait même, à la fin, qu'elle ne mourût assassinée par les soldats des successeurs de Cromwell, si, fort heureusement pour elle, le parlement, en reconnaissant Charles II comme roi légitime, ne lui rendait à temps son véritable titre de reine de la couture, qu'elle reprend, en abdiquant volontiers l'autre, de la perte duquel elle se console du reste facilement en épousant son amoureux.

Le poème n'offre rien de bien neuf, mais il est juste de dire que la musique ne manque pas de charme et d'originalité ; c'est ce qui a fait à Paris le grand succès de cet opéra qui a servi aux débuts de Masset.

L'ouverture est d'une instrumentation assez riche et assez bien travaillée. Les accompagnements sont souvent pleins de grâce et de mélodie. Nous devons signaler, comme morceaux fort brillants, le *Chant du Marin*, le quatuor du 1er acte, la romance en *re* bémol du 2me acte, les couplets du 3me acte, etc., etc. Et cependant le public s'est montré peu satisfait ; nous pensons que cela tient à l'imperfection qui est inséparable de toute première représentation, et que, lorsque les artistes seront un peu plus sûrs d'eux-mêmes, le public se montrera plus juste pour l'œuvre d'Adam.

La seule nouveauté que le Gymnase nous ait donnée cette semaine est la *Première Ride*, vaudeville de MM. Lockroy et Anicet Bourgeois, qui, malgré le talent de MM. Barqui et Vernon, de Mmes Adam et Levasseur, est toujours poursuivi par quelques sifflets.

Deux athlètes ont fait mercredi des tours de force que l'on dit extraordinaires. M. et Mlle Winther excitent toujours la plus grande admiration par leur adresse, leur légèreté et leur grâce, qui sont vraiment merveilleuses. David et Mlle Daras se sont aussi fait entendre sur cette scène dans *Andromaque* et dans le *Cid*, et ont recueilli de nombreux bravos.

VERGN.....

CAUSERIES.

Notre premier ténor, Siran, vient de perdre sa mère. La légitime douleur d'un fils était une valable excuse pour suspendre la représentation des *Huguenots* annoncée pour vendredi.

— Des artistes et des amateurs, au nombre de quarante, sont partis hier matin pour Chalon-sur-Saône. Tous ces messieurs font partie de l'orchestre du grand festival qui doit avoir lieu aujourd'hui dimanche, 22 mars. Un de nos collaborateurs rendra compte de cette solennité musicale.

— Mme Jenny Colon-Leplus est attendue ici aujourd'hui 22 mars, et commencera ses représentations dans le courant de la semaine ; son répertoire, composé des opéras-comiques les plus remarquables, promet à l'actrice de grands et légitimes succès, à l'administration de fructueuses recettes.

Elle jouera : le *Domino Noir*, *l'Éclair*, *l'Ambassadrice*, la *Reine d'un jour*, le *Chalet*, le *Planteur*, le *Bouffe* et le *Tailleur*.

Enigme.

AIR : *J'ai du bon tabac*.
Meuble intéressant,
D'un transport facile,

Aux champs, à la ville,
J'ai maint partisan.
Je procure certain plaisir;
Je charme ainsi plus d'un loisir.
Si mon contenu
Est de bonne prise,

C'est pour moi qu'on prise
Toute sa vertu.
Dernier mot : Poêle-pôle

VERGNIOLE, rédacteur-gérant.

Banque Philanthropique,

ASSOCIATIONS MUTUELLES.

VINGT-TROIS MILLIONS DE FRANCS déjà souscrits
garantissent les chances de la mutualité.

DIX-SEPT MILLE SOCIÉTAIRES

Y ont engagé leur avenir et celui de leurs enfants.

Cette Banque a pour objet de réunir, sous diverses conditions d'associations, les enfants sur la tête desquels on désire placer des capitaux, avec abandon des mises, dans le cas de mort, au profit de la masse des survivants. Par une combinaison particulière, le père peut retrouver le capital que la mort de l'enfant lui ferait perdre.

A la caisse de survie, après 20 ans de dépôt, 1,000 fr. produisent environ 5,000.

A la caisse de prévision, après 20 ans au plus, pour chaque contingent annuel, 1,000 fr. produisent 18,000 fr.

A la caisse dotale, 1,000 fr. à la naissance, et payés comptant, produisent, à l'âge de 24 ans pour les filles, et à l'âge de 30 ans pour les garçons, 17,660 fr.

La Banque consacre aux indigents un vingtième de ses remises.

S'adresser à M. Reynaud-Sabran, directeur de ladite Banque, port Saint-Clair, 19, de midi à 2 heures.

DÉPOT DE PRESSES A COPIER

AVEC REGISTRES, TIMBRE SEC
ET PROMPT-COPISTE,

Pouvant imprimer jusqu'à 10 épreuves.

A des prix bien au-dessous de ceux connus
jusqu'à ce jour.

Au Magasin de papiers, place de la Préfecture, 8.

CLASSE D'Enseignement Supérieur POUR LE PIANO,

D'après la méthode du Conservatoire de Paris,

TENUE PAR M. A. BILLET.

100 FRANCS POUR SIX MOIS.

3 Leçons de 2 heures par semaine.

Ce Cours aura lieu dans les salons de M^{me} DAVID,
rue Buisson, 6, au second.

Le même Cours aura lieu également pour les
Messieurs à des heures différentes.

On s'inscrit chez M^{me} DAVID et chez tous les
Marchands de musique.

Pour paraître prochainement et de mois
en mois.

LES ÉPINGLES,

causeries politiques et littéraires de nos salons.

PAR M. JOACHIM DUFLOT.

Un vol. in-32. — Prix : 1 fr.

On souscrit aux Bureaux de L'ENTR'ACTE.

COSTUMES DE BAL ET DOMINOS NEUFS, A PRIX FIXE,

Aux trois Salons prolétaires,

GALERIE DE L'ARGUE,

Escalier H, à l'entresol, vis-à-vis l'hôtel Caillot.

M. CHARLES continue à couper les cheveux pour
25 centimes, fait avec soin et dans le dernier goût.

Il tient des Perruques pour hommes et pour fem-
mes, Moustaches et Favoris postiches en tous genres.

Il fait également des costumes de commande.

On prévient qu'on peut entrer et sortir de la ga-
lerie à toute heure de la nuit, du côté des Jacobins.

A VENDRE DE SUITE.

UNE SUPERBE CAMPAGNE, située sur les
bords de la Saône, à un quart d'heure de Neuville,
composée d'un Vignoble, Bois, Prés, Terres, etc.
S'adresser aux Bureaux de l'Entr'acte, de 9 à 2 h.

Librairie de NOUNTIER,

Rue de la Préfecture, 6
(Au centre de la rue).

ABONNEMENT A LA LECTURE.

Pour un an, 30 fr. — L'abonné reçoit en prime
un ouvrage de 10 fr. à son choix.

Pour six mois, 17 fr. — L'abonné reçoit égale-
ment en prime un ouvrage ou 12 à 15 pièces de
théâtre, pour une valeur de 5 fr.

Un mois, 3 fr.

Le volume in-8o, 20 c. — Le vol. in-12, 10 c.

Pour la campagne, un tiers en sus.

MAISON DES DEUX JUMEAUX,

Galerie de l'Argue, nos 44-46-48-50
EXPOSITION

Manteaux, Paletots, Robes de cham-
bre, etc.

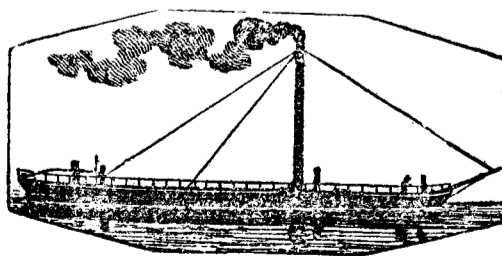
SEULE MAISON A LYON

Pourvue en hautes Nouveautés pour hiver, et capable
d'alimenter en peu de temps les besoins des consomma-
teurs. — Un simple examen dans les magasins, et l'on
sera persuadé de la vérité.

EN QUARANTE-HUIT HEURES,
Un Habilleme complet et de commande sera rendu.

SOCIÉTÉ LYONNAISE

DES TRANSPORTS DU RHÔNE ET DE LA SAÔNE.



LE PAPIN N° 2, De la Saône,

BATEAU A VAPEUR EN FER, A BASSE PRESSION,

Partira de LYON pour CHALON

Lundi 25 Mars, à 6 heures du matin,

Et successivement tous les jours impairs du mois.

A VENDRE DE SUITE.

Beau FONDS DE CAFÉ bien situé, ayant une
bonne clientèle. On donnera toutes facilités pour
le payement.

S'adresser aux Bureaux de l'Entr'acte, de 9 à 2 heures.

AUX DEUX PHILIBERT, Galerie de l'Argue, 51, 53, 55.

FONTAINE, marchand Tailleur,

Prévient MM. les consommateurs qu'il arrive de
Paris, d'où il a rapporté un choix considérable
d'Habilllements confectionnés dans le dernier genre,
soit pour la saison d'hiver, soit pour celle d'été.

Un capital considérable met M. Fontaine à l'abri
de toute concurrence, et lui permet de réunir la
qualité, l'élégance et le bon marché.

M. Fontaine livrera dans le plus bref délai les
articles qu'on voudra bien lui demander.

HOTEL D'AVIGNON.

On loue des chambres au jour et au mois. A toutes
heures diners à 1 f. 25 c. et au-dessus, plus la carte.
Grande rue Mercière, n° 56, au fond de l'allée,
vis-à-vis la rue Thomassin.

PATE PECTORALE ET SIROP PECTORAL

De Nafé d'Arabic,

Contre les Rhumes, Catarrhes, Enrouements,
Coqueluches, Asthmes et Maladies de poitrine.

RACAHOUT DES ARABES.

Seul aliment approuvé pour les convales-
cents, les dames, les enfants et toutes les per-
sonnes faibles de l'estomac.

Au Dépôt général de la Pharmacie
des Célestins;

Chez VERNET, place des Terreaux;
CLARAZ, rue Neuve, à Lyon.

Avis important.

Les personnes qui désiraient se procurer les
produits de la fabrique du sieur Millaud, sont pré-
venues qu'elles peuvent s'adresser en toute confiance
chez M. Henry, coiffeur, quai St-Antoine, n° 26,
et chez M. Granger-Meyer, place de la Préfecture,
n° 7, entrée rue St-Dominique.

Nous avons signalé le Briquet-Millaud comme le
meilleur qui ait paru jusqu'à ce jour, n'offrant au-
cun danger, pouvant se porter dans la poche, même
étant débouché. Ce briquet est toujours garanti pour
cinq années de durée.

On trouve dans le même magasin la Pommade
minérale pour faire couper les rasoirs, ainsi que
l'Essence du savon pour faire la barbe. En se servant
de ces produits chimiques du sieur Millaud, on est
surpris des résultats avantageux que cela produit.

Chaque objet de son industrie porte la signature
du sieur Millaud à la plume, afin qu'on n'ait con-
fiance qu'à elle seule.

MARLEIX
FABR DE COLS
TAILLEUR
GHEMISES
13, PLACE DE
PLATRE, LYON

AVIS.

Les personnes qui touchent de l'accordéon peu-
vent s'adresser, pour faire changer les notes cas-
sées ou fausses, chez M. GERIN, horloger, place
des Célestins, n° 2, à l'entresol.

LYON. — IMPRIMERIE DE BOURSY FILS.